VOL. XLVIII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 21 MAI 1919 — No. 2[illegible]

ABONNEMENTS
Canada .... $1.00 par année
Etats-Unis .... 1.50 " "
Europe .... 2.50 " "

Tarif des Annonces
1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ ET IMPRIMÉ
TOU[illegible] LES MERCREDIS
PAR
[illegible]GAUVIN
[illegible]MEUR

Toutes co[illegible] concernant le journal ou l'i[illegible] devront être adressées :

Le Man[illegible]
42 AVENUE PROVENCHER
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : Main 3327

LA GREVE

En cette heure grave nous nous hâtons de féliciter nos ouvriers de Saint-Boniface de la conduite calme qu'ils tiennent. Ils ont raison. La question ouvrière ne se résoudra d'une manière satisfaisante que si l'on apporte aux négociations une raison froide et un coeur contrôlé. La population de Saint-Boniface aime ses ouvriers; elle veut les aider dans leurs justes revendications, et elle leur demande, en retour, de continuer de travailler, de concert avec les autres citoyens, à la prévention de tout désordre dans notre ville.

Le devoir essentiel du moment c'est le maintien de la paix—quoiqu'en disent les violents, soit du côté du Capital soit du côté du Travail.

Il est clair qu'un compromis temporaire s'impose : la crise actuelle, si elle se prolonge, va amener une gêne indicible chez la foule, en même temps qu'elle ébranlera le crédit même des plus solides institutions financières.

Puis, il faudra se mettre à l'oeuvre pour trouver une solution permanente. Les moyens ne manquent pas. Ce sont les moyens constitutionnels. Nous avons dans notre régime électoral une arme par excellence. Les membres des unions ouvrières de Winnipeg sont-ils sûrs de ne pas avoir à leur tête, mêlés à de bons chefs, certains autres chefs qui manquent de jugement? Trouve-t-on juste que du fait de la mésintelligence du groupe isolé des métallurgistes, l'on s'expose maintenant à affamer toute une ville, *les familles des ouvriers comprises*, par une grève *de sympathie? Ces Permis* de vendre délivrés par le *Comité de la Grève* aux marhands de denrées et de gazoline sont un pur empiètement d'autorité; c'est le régime de la *force*. Jeu dangereux ; arme à deux tranchants. Le public récuse cette tentative de contrôle, sans mandat préalable; il n'en tient pas responsables les ouvriers eux-mêmes, qui obéissent à un mot d'ordre. Le reste de la province est mécontent; or les cultivateurs, gens pacifiques, ont cependant eux aussi leurs moyens de représailles. Que la classe ouvrière pose ses revendications, non pas seulement dans l'enceinte des unions mais devant le public, et le public entendra. Voyez les cultivateurs—nos *Grain Growers.* Traités injustement par le Capital il y a quelques années, ils ont cependant gagné leur point. Comment ont-ils procédé? Par des voies régulières et accessibles à tout le monde : ils se sont groupés autour de chefs pondérés, ils ont défini bien nettement leurs griefs et les ont fait connaître au public au moyen de la presse, ils se sont servis du levier électoral. Ils se sont taillés leur vraie place dans le corps économique du pays, sans léser les droits de personne. Les *Grain Growers* ont pu parfois, sortant de leur rôle, commettre des erreurs; sur le terrain économique ils ont été tout simplement magnifiques, pour eux-mêmes et pour tout le pays.

Qu'on le sache bien dans les milieux ouvriers, le peuple veut le bien-être de la classe ouvrière et il est prêt à donner son appui à toutes les revendications légitimes.

Et si l'on savait comme les gouvernments sont dociles quand ils ont devant eux une opinion publique nettement cristallisée!

* * *

Et la base du règlement définitif, permanent, de toute l'irritante question, c'est celle-ci : qu'on donne à l'ouvrier un salaire qui lui assure, pour lui et sa famille, une vie convenable, c'est-à-dire :

(a) Logement, vêtement, nourriture, récréation légitime;

(b) Quelques piastres de plus pour la maladie, les vieux jours, l'éducation et l'établissement des enfants. En de-ça de ces limites c'est un état d'indigence qui n'a pas sa raison d'être.—De son côté l'ouvrier est tenu de ne pas être extravagant; personne n'a le droit, ces années-ci, d'être extravagant.

De fait, ce serait une erreur et une injustice de croire que seule la classe ouvrière souffre du coût augmenté de la vie; il y a des privations dans à peu près tous les foyers. Si l'on observait combien la crise d'avant-guerre et la guerre elle-même ont amené de misères, du haut en bas de l'échelle! Nous connaissons des patrons, saines intelligences et braves coeurs, qui se débattent depuis quatre ans dans des difficultés terribles. Ce n'est pas seulement l'ouvrier qui traverse une épreuve; c'est tout le public, sauf une certaine partie du Capital—pas tout le Capital, Dieu merci.

Mais le Capital qui est coupable, celui qui gruge, qui ronge et qui suce,—les *profiteurs*, pour leur donner un nom qui nous protège contre la tentation de leur en coller un autre plus approprié, devront rendre des comptes, et ils devront s'amender, même malgré eux. Un certain nombre de ces messieurs étaient trop vieux au début de la guerre pour aller se battre, mais ils étaient encore assez jeunes pour faire des affaires! Ils en ont fait. Ils ont l'obligation aujourd'hui d'aider à la réorganisation du pays, même si leurs profits doivent baisser un peu.

Le Ministre du Travail dans le cabinet Borden disait au lendemain de l'explosion de la grève à Winnipeg qu'il y avait au Canada des hommes, "en petit nombre", qui avaient fait des profits indus. Alors que ne les nomme-t-il? Et pourquoi le cabinet n'invite-t-il pas le Parlement à voter une loi déclarant "acte criminel" *l'abus* des profits? En France on a voté cette loi, et elle porte des fruits salutaires. Ce n'est pas être révolutionnaire ou bolcheviste que de demander aux pouvoirs publics de mettre la main sur les cormorans. Les agioteurs, surtout en temps de guerre, sont des misérables. Nous avons besoin d'un Capital; *c'est un élément nécessaire au développement du pays;* mais un Capital juste, consciencieux, net. Voilà, entre autres problèmes inéluctables, un problème d'épuration qui s'impose; c'est à notre parlement fédéral et à nos diverses législatures à montrer ce qu'elles savent faire.

Il est absolument déconcertant que dans un pays jeune comme le nôtre, où tout est encore à créer, où il y tant d'ouvrage à faire, nos gouvernants n'aient pas su canaliser le travail de manière à procurer de l'emploi à tous les bras. Nous n'avons encore fait qu'effleurer le sol; d'un océan à l'autre il y a des richesses naturelles qui dorment, faute d'être exploitées.

Nos hommes d'Etat vont être obligés de se faire économistes et de donner, sans différer, des solutions définitives à cette situation anormale.

Et pour commencer on ferait sagement de revenir aux principes chrétiens qu'on a bannis des écoles. Ils serviraient joliment, ces principes, en ce moment, à modérer l'appétit des riches et à tempérer l'irritabilité des classes laborieuses. La méditation attentive de l'encyclique *Rerum novarum* ferait du bien à notre pays d'enseignement bêtement neutre. "Que des deux côtés on se donne la main et que les deux volontés s'unissent dans une même amitié!"

Il y a là tout un code de saine économie politique et de justice sociale.

Alliance de la foi catholique et de la race française au Canada

Le 24 avril, Son Excellence Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique au Canada, a visité la ville de Québec. A cette occasion, S. G. Mgr P.-E. Roy, archevêque de Séleucie et auxiliaire de Son Eminence le cardinal Bégin, lui a présenté une magnique adresse, à laquelle Son Excellence a répondu en termes remarquables. De l'adresse de S. G. Mgr l'Auxiliaire, nous détachons le passage suivant, exposant avec un rare bonheur l'alliance de la foi catholique et de la race française dans notre pays :

L'Eglise de Québec, qui vous accueille aujourd'hui une très vive et très sincère allégresse, a l'enviable honneur d'être l'Eglise mère de toutes les Eglise du Canada. Trois siècles d'une existence pleine et féconde, traversée par des épreuves et des luttes tragiques, ont accumulé dans son sein des traditions de foi robuste et saine, de vigilance attentive et clairvoyante, d'apostolat intrépide et rayonnant.

Mais, de toutes les traditions, dont la chaîne s'enlace et se fortifie au cours de son histoire, il en est une qui nous est particulièrement chère et qu'il nous plaît de mentionner ici: c'est l'infrangible attachement au siège de Pierre. Le premier évêque de Québec, Monseigneur de Laval, voulut avant tout marquer de ce trait caractéristique son Eglise naissante. Homme de saine doctrine, et de rare clairyovance, il comprit que le seul moyen de sauvegarder l'avenir était de souder fortement l'Eglise de Québec à l'Eglise de Rome. Avec ce vouloir puissant que enlevait tous les ogstacles, avec cette prudence sagace et pratique qui savait frayer les chemins et planter les jalons, ilréalisa son dessein et réussit à mettre sur les sceau indélébile de l'Eglise aposto- institutions et sur les âmes le lique et romaine.

Et ce fut notre salut. Le jour vint bientôt, un demi-siècle à peine après la mort de Monseigneur de Laval, où, ici même, sur le rocher de Québec, un duel tragique eut lieu entre deux races: la française et l'anglaise, et entre deux églises: celle de Rome et celle de Londres. Dans le choc des armes, qui se produisit le premier, la victoire resta au plus fort, à l'anglais. Dans le choc des âmes et des doctrines les rôles furent renversés : l'hérésie du vainqueur fut impuissante à triompher de la foi romaine du vaincu. Trahis sur le champ de bataille, abandonnés par la France, nos ancêtres durent accepter de vivre sous la domination politique du roi d'Angleterre. Mais, inébranlables dans leur foi, énergiquement groupés autour de leurs clochers, et de leurs pasteurs, ils voulurent rester, et ils restèrent fidèles à l'autorité religieuse du Pape. Les liens si fortement noués qui attachaient leurs âmes au Vicaire de Jésus-Christ ne purent être dénoués. L'oeuvre de Monseigneur de Laval montrait sa force. Rome gardait mieux ses enfants que Paris ses sujets. Or, par un juste et naturel retour des choses, le triomphe de notre foi assura la survivance de notre race. C'est un fait historique incontestable et providentiel. Il explique l'alliance si étroite qui existe ici entre la race franæaise et la foi catholique. Ce pacte, conclu à l'heure la plus tragique de notre histoire, constitue l'une des grandes forces de notre vie nationale. C'est en y restant fidèles que nous pourrons remplir notre mission et servir efficacement les intérêts de la sainte Eglise. Puisque Dieu a voulu que l'autorité de Rome servît ici de rempart à une race, il est légitime de penser que cette race a quelque raison de subsister et que, parmi ces raisons, il convient de mettre au premier rang celle d'aimer d'un indéfectible amour le Pontife romain, et de se constituer, en terre canadienne, son loyal et preux chevalier.

UNE MORT PREMATUREE

Charles Turgeon, avocat d'Edmonton

(Le Devoir)

En apprenant la mort de Charles Turgeon, avocat à Edmonton, survenue le 15 avril dernier, le nom d'Auguste Noël a surgi dans ma mémoire.

Quand j'arrivai à Edmonton, en août 1912, dès les premiers jours et souvent pendant les quatre années que j'y vécus, j'entendis parler d'Auguste Noël.

On le louait, on l'admirait, on le regrettait. On en causait, comme s'il était mort la veille, quoique son décès remontât à 1907. Je fus frappé de ce souvenir vivace.

Il avait, disait-on, du talent, beaucoup de talent: de sa personne émanait un grand charme. Tous fondaient en lui de grandes espérances. Il mourut trop tôt.

Tel apparaît Auguste Noël, tel fut aussi le sort de Charles Turgeon; tous deux ont rencontré mêmes sympathies durant leur vie; leur mort a éveillé les mêmes regrets.

Comme son aîné, Charles Turgeon fut brillant, loyal, patriote ardent, protagoniste de sa race: en lui reposaient de nobles espoirs.

* * * * * * * * *

Au physique, il était frêle, un peu pâle, de taille moyenne.

Ce qui frappait en lui, c'étaient les traits de la figure, grave sans raideur.

Sa physionomie semblait recueillie, réfléchir sans effort, comme si au repos, elle contemplait une vision intérieure.

L'oeil d'une grande douceur, limpide, brillant sans trop d'éclat, voilé de modestie, un oeil qui excluait la malice, ni trop mobile, ni fixe, éveillait davantage l'idée de paix, de contemplation sereine poursuivie sans arrêt et sans fatigue.

Au total, son apparence toute de bonté excitait la sympathie.

* * *

Sa conversation n'avait rien de tranchant. Ses idées claires, suivies, exprimées d'un ton discret et plein de réserve, laissaient deviner plutôt qu'elle ne se manifestait, une énergie latente. Il contait une âme loyale, droite qui atquérait vite la confiance: on sentirait, et en même temps lumineuse, personnelle, originale; elle éveillait vite l'attention, puis la surprise et l'admiration.

Et pourtant, il était ferme.

Il l'était pour deux raisons: non, pas peut-être,parce que telle était la pente de son tempérament, mais d'abord parce qu'il voyait clair, qu'il voyait net, qu'il voyai, et, ensuite parce qu'il possédait une conscience limpide qui ne pouvait pas ne pas embrasser son objet.

* * * * * * * * * * *

C'est par la conversation d'abord que Charles Turgeon se fit des amis, conversation attachante, pleine d'intérêt par les aperçus nouveaux, dénués d'ailleurs de prétention. Il savait écoutre—ce qui est une partie importante dans l'art de converser,—Il savait écouter de cet air posé qui ne l'abannait jamais, vous regardant de son oeil interrogateur et confiant.

* * * * * * * * * * *

Et sa parole en public?

Oh! très simple.

C'était encore de la conversation, mais au naturel, avec moins d'abandon toutefois.

On aimait à l'entendre.

Il possédait le don rare de s'extérioriser : les uns sont trop tendus pour y parvenir, les autres trop factices pour ne pas farder leurs discours.

Lui, avec son calme, sa physionomie douce, son air sérieux et méditatif, disait sa pensée tout haut, la déroulait lentement: la parole coulait de source, non sous le coup de l'émotion ou de la vibration nerveuse, mais spontanément, à la manière d'un cours d'eau qui s'épanche à pleins bords, sans rapides ni cascades.

Voilà pourquoi on aimait à l'entendre et encore parce que personnel, original. Quand presque le dernier, après beaucoup d'autres, alors que la trame semblait usée, que plusieurs s'étaient répétés et pillés réciproquement, Charles Turgeon prenait son tour, c'était un sujet tout neuf sur un thème nouveau.

S'il devait parler seul,—et on s'efforæait d'en faire naître l'occasion,—l'auditoire, comme tout auditoire canadien si prompt à saisir les nuances, goûtait fort sa parole, où tout paraissait si simple, le ton, la voix, le geste, l'accent, le style, les arguments qu'accompagnaient le don inné de la communication, la distinction de la pensée et un heureux choix d'expressions.

* * *

Une qualité éclipsait tout le reste et sa vive intelligence, et sa bonté de coeur et le charme prenant de sa personne, c'était la noblesse de sentiments.

Non seulement il ne participa jamais à une intrigue, ne trempa dans aucun complot, ne servit aucune coterie, mais il sembla même ne pas remarquer leur existen ce, ce qui ne veut pas dir qu'il els ignorât: il n'était pas si naïf. Sa conduite, en pareilles occurrences, rappelait le voyageur qui aperçoit bien des flaques de boue sur le bord de la route, mais n'y repose pas son regard: il le porte au loin, à l'horizon, où les montagnes arrêtent leur escalade vers le ciel.

* * * * * * * * * *

Tel fut Charles Turgen, emporté prématurément, au moment où il prenait conscience de sa force, où il montait à l'horizon, gagnait des amitiés confiantes qu'il n'avait point cherchées.

* * *

Il s'est endormi dans son dernier et paisible sommeil après une vie sereine et paisible; il s'est endormi de la mort des justes, car, il était pieux comme un enfant, et, c'est cette piété qui auréole les dons insignes qu'un Dieu libéral lui avait octroyés.

Théophile HUDON, S.J.

Les savants allemands complices de l'agression contre le monde

Nous voilà vainqueurs. Mais avec quelle paix? Croyez-vous qu'aucun Français, qu'aucun habitant d'aucun pays du monde puisse "s'endormir sur ses deux oreilles"?

Plus que jamais à cette heure si trouble, en plein bouleversement des Etats et des esprits, il importe que nous pénétrions la pensée de l'Allemagne. Elle voile son visage et trouble son eau, afin que nous ne puissions regarder dans son coeur et distinguer ses volontés. Vaines ruses! Est-il vrai qu'ellle ait répudié ses instincts expansionnistes, sa foi exclusive en la puissance matérielle, sa passion aveugle de prépondérance? Est-il vrai que depuis sa révolution, elle soit pénetée des seules idées de développement social, d'égalité des nations, de rapprochement social, d'égalité des nations, de rapprochement des peuples dans le travail et la recherche de la vérité? Poser la question, c'est déchaîner les rires de tout homme clairvoyant.

Nous voyons trop bien que nos ennemis conservent jalousement leurs cadres d'avant-guerre: militaires, administratifs, scolaires et scientifiques. Nous voyons et nous distinguons le sens de cette stabilité sinistre, qu'ils appellent dérisoirement une révolution.

Les officiers du Kaiser, dépouillés de leurs prérogatives, se sont faits les auxiliaires du régime social-démocrate. Ils ont compris que le grand péril pour la cause était la désertion. J'ai entendu des personnalités alliées, en mission ces derniers mois à travers l'Allemagne, parler avec une estime involontaire de cette extraordinaire fidélité au poste des lieutenants de Hindenburg. Et le vieil Hindenburg lui-même, quelle ténacité! Ces gens-là, hier si rogues, maintenant humiliés, souffrent, mais ils restent. Ils attendent les supporte, parce que, elle aussi, leur heure. Et la nation entière elle attend... Plus favorisé, le personnel administratif des Etats allemands, presque partout, est maintenu en fonctions. Il conserve la substance du pouvoir dont les autorités révolutionnaires se réservent les honneurs... Quant aux établissements d'enseignement et de travail scientifique, ils demeurent intacts et continuent d'être le puissant moteur de la vie nationale allemande.

aL révolution ne nous fait pas voir en Allemagne de nouvelles étoiles. Ce n'est pas autour de rien de nouveau que tourne la révolution là-bas. La méthode scientifique, demain, comme elle faisait hier, va présider à l'organisation du travail allemand, et toujours dans un esprit impérialiste, pour la domination du monde.

Qui donc pliait les esprits d'outre-Rhin à l'aceptation de cet étroit autoritarisme et de cette rigoureuse discipline extérieure, si favorables d'ailleurs aux intérêts matériels de l'Allemagne? Nous sommes édifiés depuis longtemps sur ce point: c'est l'école qui, à tous les degrés, façonnait la nation germanique. Et l'école maintenait son prestige par sa grande préoccupation utilitaire, par l'étonnante diversité de ses laboratoires et de ses cours techniques, par la précieuse collaboration qu'ele donnait à l'oeuvre d'enrichissement et d'épanouissement de l'Empire.

C'est l'école qui modle l'âme allemand, c'est elle dont il faut étudier les princípes et les tendances, pour distinguer de quels éléments est formée la pensée de notre ennemi, et c'est le personnel scientifique qui vient de conduire la guerre, en plein accord impitoyable avec les grands chefs du Kaiser.

C'est la science allemande, autant que l'armée allemande, qui a mené pendant quatre ans et demi l'agression de l'Allemagne contre le monde. C'est elle qui durant cette longue période a limenté l'industrie et l'agriculture d'outre-Rhin et la nation même. Supposez une science aux mains d'un personnel moins influent, une science dotée d'une organisation pratique moins perfectionnée, l'armée impériale craquait, s'effondrait après les premiers moie de 1914.

Limitons le problème, ne considérons qu'une seule branche de la science allemande pendant les hostilités. Sans la chimie, l'Allemagne n'aurait pu prolonger le combat. Que lui fallait-il pour se servir de l'énorme matériel de construction qu'elle avait forgé? Des explosifs. Son Grand Etat-Major prétendit toujours accabler, anéantir notre armée, nos forts, nos 75, sous le déluge de projectiles que déversait sa monstrueuse artillerie. Mais sans nitrates, nul ne l'ignore, il n'est pas possible de fabriquer des explosifs. Avant la guerre, les Etats européens recevaient les nitrates du Chili. Après le 4 août 1914, la France, l'Angleterre continuèrent à recevoir ces indispensables cargaisons transatlantiques. Le blocus maritime en priva l'Allemagne. Le gouvernement impérial avait prévu cette éventualité. Il avait amassé de formidables approvisionnements. Insuffisante précaution! Les opérations dépassaient en ampleur et en durée toutes les prévisions. L'artillerie mangeait en un jour ce qu'on croyait qui durerait un mois. Les stocks de nitrate s'épuisaient. L'Allemagne allait-elle tomber sur les genoux et demander la paix? Allons donc! le Grand Etat-Major savait qu'il pouvait recourir à la chimie allemande. Et de fait celle-ci sauva celui-là.

L'Institut Empereur-Guillaume de Berlin, utilisant une découverte antérieure, mit au point en 1914 la fabrication industrielle des nitrates par l'azóte de de l'air, et l'armée allemande disposa des munitions nécessaires.

N'hésitons pas à nous alourdir avec des chiffres, puisque aussi bien seuls ils donnent la mesure exacte d'un effort matériel. Dès 1916, la chimie allemande produisit 400,000 tonnes 'azote combiné—ce qui, transformé en nitrate de soude, équivaut à 2,500,-000 tones, soit à l'exportation totale du Chili en nitrates. C'était fournir aux impériaux des possibilités illimitées, et voilà comment ceux-ci ne cessèrent d'user, contre nos tranchées, d'une effroyable méthode de pilonnage.

Ce que la chimie allemande fit pour l'artillerie de Hindenburg, elle le fit dans une mesure presque égale pour les autres armes, pour l'aviation et pour toutes les industries de guerre.

Depuis quelques années, il n'est plus permis aux Français d'ignorer les bases de l'économie de l'Allemagne. Tous mes lecteurs savent qu'à la veille de la guerre, l'Empire allemand, prodigieusement sur-peuplé, était devenu une gigantesque usine de transformation de la matière. Il acquérait (dans les pays de l'Entente surtout) pour 5 milliards de marks de matières premières, et en faisait, grâceà l'abondance de son combustible, des produits manufacturés, qu'il exportait dans le monde entier. Dénormes bénéfices industriels, commerciaux et maritimes résultaient de cette opération. Elle enrichissait l'Allemagne et lui permettait d'acheter à l'étranger pour près de 3 milliards de marks de denrées alimentaires. Ses populations laborieuses et prolifiques se répouissaient d'être copieusement nourries. Mais la guerre survient qui menace de paralysie totale cet organisme économique. L'Angleterre prend parti! C'est le blocus. Voilà les livraisons de l'étranger arrêtées! Comment, sans matières premières, fabriquer les appareils, les armes, les vêtements, les chaussures, les grandes quantités d'objets de tout genre, nécessaires à la nation armée et aux classes laborieuses? Comment, sans l'appoint des blés, des viandes, des vivres de l'extérieur, alimenter une dizaine de millions de soldats et les populations civiles?

A juste titre, nous disions : "L'Allemagne est perdue."

La chimie allemande sauva l'Allemagne. La chimie résolut ce problème d'apparence insoluble. Elle sut trouver des éléments et des procédés pour produire les matières premières et les denrées qui faisaient défaut au peuple allemand ou pour les remplacer. Elle fabriqua de l'acide sulfurique sans les pyrites d'Espagne, de l'alcool sans distiller grains ni pommes de terre. Elle fit la régénération et même la synthèse du caoutchouc. Elle donna aux armées, pour les retranchements, des sacs à terre, et pour l'habillment des tissus de fils de papier. Elle trouva des succèdanés des métaux rares; elle imagina des produits de substitution pour le cuir, le savon, les lubrifiants...

Il n'appartient pas au profane que je suis de vous exposer les inventions et les applications de la chimie allemande pendant la guerre. Je ne peux pas vous faire l'histoire de la science allemande durant ces quatre ans et demi. Mais je pourrais vous faire l'histoire de nos déceptions. Dix fois nos spécialistes les plus sérieux et les mieux renseignés m'ont dit : "Les Allemands sont perdus. Nous savons de source certaine qu'ils n'ont plus de ceci, de cela", et dix fois, après un délai, les mémes spécialistes ont dû se rétracter: "C'est à n'y rien comprendre! Ils s'en passent! Ils ont trouvé un substitut!"

Non seulement la chimie allemande réussit à pourvoir des matières indispensables les industries de guerre, mais elle donna des nitrates à l'agriculture; elle fixa des modes d'alimentation pour le bétail. Enfin, que de substances nutritives ne divulgua-t-elle pas, pour composer des mets nouveaux à l'usage des classes les moins aisées d'outre-Rhin!

Ce n'est pas que dans ces quatre années et demie la science allemande ait fait de grandes découvertes; le génie de l'invention procède avec plus de lenteur chez la Germanie. Mais elle disposait de laboratoires nombreux et parfaitement outillés, de ressources illimitées, de la confiance absolue des classes industrielles et même, en pleine guerre, d'un personnel surabondant: les chimistes, à eux seuls, formaient l'équivalent d'un corps d'armée, 30,000 hommes. Avec de tels moyens, comment s'étonner que la science allemande ait pu faire beaucoup, dans l'ordre des applications?

Ce qu'elle a fait, elle le continue. Plus que jamais, l'Allemagne admire et affectionne ses cadres scientifiques. Elle compte que, la paix signée, ce seront eux qui la guideront vers une production intensifiée, vers une prospérité et vers une expansion nouvelles. Quant aux savants eux-mêmes, ils estiment que le passé répond de l'avenir, qu'ils sauront à nouveau grandir l'Allemagne.

Des témoins clairvoyants, qui reviennent d'outre-Rhin, me disent que le conservatoire de l'impérialisme germanique, c'est l'école à tous les degrés. Sait-on qu'en janvier dernier, deux mois après l'instauration du régime républicain, une adresse à l'Empereur était ouvertement préparée dans tous les établissements d'enseignement de Berlin et d'autres grandes villes? Il y était dit, à l'occasion de la fête impériale du 29 janvier, que les voeux des Alle-

(A suivre sur la 3ème page)

LES JARDINS DE GUERRE AUX E.-U.

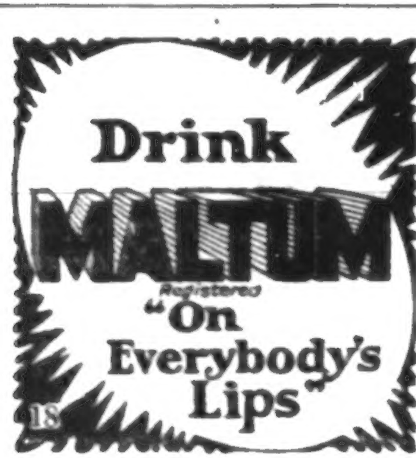
Washington, 15 — Les jardiniers de guerre des Etats-Unis, au nombre de plus de 5,000,000 en 1918, n'ont pas cessé leurs activités à cause de la fin des opérations militaires. Ils ont converti leurs jardins de guerre en jardins de la victoire. Les rapports adressés à la Commission Nationale des Jardins de Guerre indiquent que le dénombrement définitif révélera qu'il y a plus de jardins de la victoire en 1919 qu'il n'y a eu de jardins de guerre en 1'17 ou en 1918.

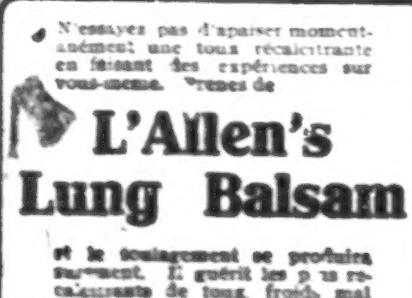
Si la Commission a continué cette année, sa campagne en faveur de la production domestique des aliments, c'est qu'elle s'est rendu compte des besoins mondiaux et qu'elle savait que, si l'Amérique devait tenir sa promesse d'expédier de grandes quantités de denrées alimentaires à l'étranger, il ne peut pas y avoir de cessation dans la mise en culture de toute la terre disponible. Pour cette raison elle a invité le jardinier de la ville à faire sa part encore cette année, et la réponse à cette invitation a été remarquable. La Commission a fourni de nouveau cette année, à la presse du pays de courtes leçons quotidiennes de jardinage pour l'instruction des producteurs domestiques d'aliments. Elle a fourni gratuitement des livrets de jardinage à ceux qui en faisaient la demande; et ses affiches ont été exposées dans le pays entier. Elle a aussi distribué de petits manuels de mise en boeaux et de sécage de fruits et de légumes pour aider à conserver tous les produits, afin que rien ne soit perdu.

Les fabriques et les entreprises industrielles de tout genre, y compris les chemins de fer, les banques, les chambres de commerce, les bibliothèques, les clubs de femmes, les fonctionnaires d'Etat, de comté et de ville, les comités locaux et les autres organisations, ont coopéré avec la Commission Nationale des Jardins de Guerre pour répandre le message et pour persuader le peuple de l'intérêt qu'il y a à continuer l'oeuvre de l'augmentation des nerées alimentaires.

Beaucoup de demandes de renseignements reçues de l'étranger par la Commission ont été exécutées. Ces demandes sont venues de toutes les parties du monde. Dans un mémoire rédigé le président de la Commission Nationale des Jardins de Guerre, M. Charles Lathrop Pack, fait voir ce qu'a fait le "soldat du sol". Il est d'opinion que le jardinier de guerre, maintenant transformé en jardinier de la victoire, va nous rester.







THE CANADIAN WESTERN RAILWAY COMPANY

AVIS est par la présente donné qu'une application sera faite au Parlement du Canada, à sa présente session par le Canadian Western Railway Company d'un acte étendant dud élaai pour le commencement et de terminer la construction du chemin de fer autorisé par la section 1 du Chapitre 49 des statuts du Canada, en l'année 1917.

Daté à Ottawa, ce 27ème jour de mars 1919

SMELLIE & LEWIS, Solliciteurs des Applicants.

21—26

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est la présente donnée que Derrick Arthur Hayden, de la Cité de Port Arthur dans le District de Thunder Bay, conducteur, fera demande au Parlement du Canada à sa prochaine session pour un bill de divorce de sa femme, Tydvil Hayden, pour cause de adultère.

Daté à Port Arthur ce douzième jour de décembre 1918.

KEEFER, KEEFER & TOWERS, Port Arthur, Ont.

Solliciteurs pour Derrick Arthur Hayden.

5—26

Les savants allemands complices de l'agression contre le monde

(Suite de la 1ère Page)

mands allaient à Guillaume II avec d'autant plus de loyalisme fervent, qu'il avait été abattu par l'adversité. Des signatures, par dizaine de milliers couvraient aussitôt ces documents. Parmi les promoteurs des manifestations d'impérialisme impénitent, qui éclatent çà et là dans les divers Etats allemands, vous distinguez immanquablement quelque professeur réputé. Et la délégation choisie par le gouvernement social-démocrate pour défendre à Paris, devant les Alliés, les intérêts de l'Allemagne, conprend de nombreux maitres, qui nous artrie, leurs disciples.

La science allemande possède un prodigieux empire sur la nation germanique; elle en a usé pour se faire l'ardente complice des grands crimes impériaux, et tels de ses représentants, je vous le montrerai lundi prochain, pourraient être poursuivis au même titre que les Boches tortionnaires de Belgique, de nos départements envahis et des camps de prisonniers.

Je ne vous le dis pas pour obtenir des gémissements et des indignations contre leurs puissants laboratoires, mais pour obtenir que la France soit dotée de laboratoires également puissants, qui serviront les intérêts de l'humanité. J'écris ces articles pour propager, avec le concours de tous, l'idée qu'il est de salut public que nous organisons plus puissamment la haute culture en France et que nous portions à son maximum le rendement moral et intellectuel des trente-huit à quarante millions de Français que nous voici en face des quatre-vingt millions d'Allemands.

Maurice BARRES,
de l'Académie française

CORRESPONDANCE

Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi de me servir des colonnes de votre journal pour rectifier l'interprétation qu'on a voulu donner de certaines de mes paroles lorsqu'il s'est agi, au Conseil, de disposer d'une résolution qui lui était transmise par une assemblée des citoyens de Saint-Boniface, au sujet de M. Dussault.

Il est absolument faux que je me sois servi de termes qui revenaient à dire que cette expression d'opinion ne pouvait venir de la classe intelligente de Saint-Boniface. Voici ce que j'ai dit : La résolution, telle que rédigée n'exprimait certainement pas la pensée des citoyens présents à cette assemblée (j'y assistais moi-même) et, par conséquent, il nous était impossible d'en disposer intelligemment. Voilà pourquoi je votai pour que ce document soit simplement classé.

Agréez, monsieur le Rédacteur l'expression de mes sincères remerciements pour la publication de cette lettre qui, je l'espère, mettra les choses au point.

H. BELIVEAU,
Maire de Saint-Boniface.

Feu M. Fred Gautier

M. Fred Gautier, de Winnipeg, est mort vendredi, à sa résidence, rue Assiniboine, à l'âge de 65 ans. Il était malade depuis environ un an; la gravité de la maladie ne s'est cependant précipitée que ces jours derniers.

Les funérailles ont eu lieu dimanche après-midi à l'église Ste-Marie et l'inhumation des restes mortels s'est faite immédiatement après dans le cimetière de la cathédrale de Saint-Boniface.

M. Gautier était un ancien consul français à Winnipeg; il occupait depuis de longues années une position importante au commissariat du Pacifique Canadien.

Nous présentons à Madame Gautier l'expression de notre vive sympathie.

CONTRE LE FEU

Nous pompiers, sans mauvaise volonté de leur part, et pour obéir aux unions dont ils font partie, ont dû quitter leur poste pendant la grève.

Les jeunes gens de notre ville se sont constitués en brigades volontaires et se sont mis à la disposition du chef Marcil. Toute la population les félicite et les remercie.

LA LIGUE DES DEMOISELLES DE LANGUE FRANCAISE

La Ligue des Demoiselles de Langue Française a tenu lundi soir une réunion particulièrement intéressante : la conférence du cercle littéraire a été faite par mademoiselle V. Pelletier sur "Marie-Anne Gaboury Lagimodière, première canadienne du Nord-Ouest".

Mademoiselle Pelletier a composé un travail remarquable par l'élégance du style et la limpidité du récit; elle a en ce talent, si rare, qui consiste à résumer un sujet tout en lui laissant sa pleine physionomie d'ensemble. Mademoiselle Pelletier est, par sa mère, Mme Alphonse Pelletier, une descendante de la Première Canadienne du Nord-Ouest; et elle a mis dans son travail non-seulement de l'érudition, mais tout son coeur et toute sa fierté.

La séance a aussi été agrémentée d'une jolie déclamation par mademoiselle Albina Baril. Mademoiselle J. Guilbert a présenté en termes délicats les remerciements de l'auditoire aux membres de la Ligue qui avaient participé au programme.

MGR BUDKA

(La Liberté)

Poudquoi cet acharnement contre la personne de Mgr Budka?

"On nous a donné plusieurs raisons, mais il n'y en a qu'une seule vraie. En atteignant Mgr Budka, on veut atteindre l'Eglise uniate, eutrement dit, les Ruthènes catholiques, du Canada. Songez donc quelle victoire ce serait si l'on pouvait convaincre Mgr Budka d'avoir tenu des propos séditieux, d'avoir propagé chez ses ouailles des idées de révolute contre les institutions de ce pays. En vertu de nos lois, il serait au moins déporté et renvoyé en Autriche. Et tout son troupeau de Ruthènes catholiques resterait à la merci de la tourbe d'anticatholiques de toute étiquette qui le harcèlent depuis des années. Quelle belle razzia y feraient les adversaires de l'Eglise catholique, eux qui depuis des années ont dépensé des sommes incroyables pour implanter chez ces Ruthènes non seulement le schisme grec, mais encore toutes nos sectes protestantes. Mgr Budka déporté, le troupeau n'avait plus chef, plus de défenseur: dans l'état présent des esprits, on peut assurer qu'il n'eut pas été facile de lui faire venir de l'extérieur un nouveau chef. L'oeuvre de décatholicisation aurait été menée sans se heurter à la moindre entrave.

"C'est le seul motif de toutes les misères que l'on fait actuelle à Mgr Budka.

NOTES LOCALES

Du haut de la chaire, dimanche dernier, M. le curé Jubinville parlant de la grève, a fait entendre des paroles de paix et de sagesse.

Depuis samedi dernier les boulangers et les laitiers délivrent leurs effets à domicile sous la surveillance des grèvistes.

Jamais la récolte n'a eu une si belle apparence que cette année, pour la saison.

Samedi prochain est le trente-sixième anniversaire de la fondation de l'ordre des Forestiers Catholiques à Saint-Boniface par M. J.-Ernest Cyr ex-député au fédéral.

Surtout pendant la grève il faut être prudents en ce qui concerne le feu. Par conséquent on fera bien, même pour nettoyer les cours, de s'abstenir rigoureusement d'allumer des feux de débris. Un incendie est si vite allumé, même quand on croit observer toutes les règles de la prudence.

George Dégagné, fils de Pierre Dégagné et Charles Joyal, fils de M. Joseph Joyal sont arrivés de France ces jours derniers.

M. E. Birtz a été nommé assistant surintendant dans la compagnie Metropolitan Life et est maintenant en charge du département français.

VEDRINES

Voici comment on a relaté à Paris la morte e ce bon et illustre Français, l'aviateur Jules Védrines. On lit dans l'Echo de Paris, en date du 22 avril : éà

Védrines s'est tué! Ce bruit sinistre circulait hier à Paris à la fin de l'après-midi. Tout d'abord nous refusâmes d'y croire. "On m'a tué tant de fois depuis que je vole, disait lui-mjme le célèbre aviateur, que je commence à me croire invulnérable."

Malheureusement, le bruit était vrai cette fois, et de la maison même dont Védrines pilotait les appareils nous arrivait la confirmation terrible : "Jules Védrines, parti le matin de Villacoublay pour effectuer la performance qu'il envisageait depuis très longtemps, le raid de Paris à Rome en une seule traite, en survolant le mont Blanc, s'est tuée dans une chute terrible, à Saint-Rambert-d'Albon, dans la Drôme." L'accident était arrivé, dit-on, à 10 h. 30, et, en même temps que Védrines, se tuait son fidèle mécanicien Guillain. Ce deuil va être très sensible au monde de l'aviation, particulièrement chez nos compatriotes. Pour le moment, nous voulons rassembler quelques souvenirs sur ce grand pionnier de la locomotion nouvelle.

Jules Védrines ne date pas des débuts mêmes de l'avaition. Lorsque, en 1911, il gagna la course de Paris-Madrid, son nom n'était pas encore connu en déhors des spécialistes; sa lutte épique avec Roland, Garros et Gilbert dans Paris-Madrid le rendit aussitôt célèbre; puis vint le Circuit européen, où il joua aussi le premier rôle; le meeting d Reims mit également en valeur ce champion de la navigation aérienne, car l'homme était aussi bon sur les routes du ciel que sur les aérodromes. Védrines exécuta aussi, avant la guerre, le raid alors merveilleux de Paris-Constantinople-Jérusalem le Caire. Il serait trop long de rappeler ici tous les succès remportés par Védrines, d'autant qu'ils ont tous été effacés par sa belle carrière pendant la guerre. Alors que certaines médisances nous donnaient un Védrines embusqué, celui-ci gagnait les galons d'officier, la croix de la Légion d'honneur, la médaille militaire et couvrait de palmes sa croix de guerre en accomplissant une série de prouesses vraiment extraordinaires. Nous l'avons rappelé dernièrement: Védrines fut employé dans les missions les plus difficiles, tait à déposer des espions francentre autres dans celle qui consisçais au delà des lignes allemandes. Cette mission était presque certain et la plupart de ceux qui y furent employés ont trouvé la mort dans l'accomplissement de ces missions. On ferait et on fera certainement un beau roman d'aventures, un roman vécu, lorsqu'on racontera la vie de ce héros moderne.

otons que Védrines fut, avec Latham, le premier pilote utilisé aux grandes manoeuvres. Il avait d'ailleurs la ferme conviction que l'aviation jouerait un grand rôle dans la guerre future qui est maintenant la guerre passée.

Védrines, qui était encore en 1910un simple mécanicien d'automobile, s'était transformé avec une volonté tenace en un technicien d'autant plus remarquable que sa science était basée sur son expérience des choses de l'air. Aussi, bien avant la fin de la guerre, Védrines avait-il été démobilisé afin de lui permettre de construire des avions établis sur ses données. Mais la guerre ayant cessé, notre compatriote était redevenu homme de sport, et il rêvait d'employer ses avions dans des raids sensationnels.

Afin de réveiller l'attention du public sur sa personnalité, et de trouver aussi l'argent nécessaire à ses entreprises, il avait exécuté cette acrobatie amusante, et qui fit en effet un bruit énorme, de atterir en février dernier sur le toit des Galerie Lafayette : "Mais, nous déclara Védrines en riant, ce n'est pas seulement pour gagner les 25,000 francs du prix attaché à cette performance que je m'y suis attaqué, j'ai de grandioses projets en vue. Tout d'abord je ferai Paris-Rome en une seule étape; puis, et, à ce moment, Védrines élevait la voix, je ferai le tour du monde. Je veux jalonner les futures grandes voies aéro-martimes. Il faut qu'un Français soit le premier à s'employer à cette besogne, et je serai ce Français!"

Pauvre garçon! pauvre Védrines!... le voilà qui disparaît avant d'avoir pu accomplir ses projets. Il disparaît comme ont disparu presque tous les pionniers de la locomotion aérienne. Mais son nom restera attaché à l'histoire de la plus grande conquête de l'homme.

Jules Védrines n'était plus tout jeune. Il avait 37 ans. Il laisse une veuve et des enfants.

Son frère Emile Védrines était mort dans un accident d'aviation. Lui-même avait failli mourir en 1912 dans une chute terrible qu'il avait faite à Saint-Denis. Mais, à peine rétabli, il avait repris l'air.

Son caractère irascible lui attire quelques inimités et il eut à souffrir de ces dernières. Mais par contre, il ne comptait pas les sympathies et des amis enthousiastes et fidèles. On peut dire qu'il a été le plus populaire des aviateurs français. Son origine modeste et ses boutades de gamin parisien contribuèrent beaucoup à cette popularité.

Ce que l'on peut affirmer, c'est que ce "professionnel" dans l'aviation était un ardent patriote :

— Et dire, nous déclarait-il dernièrement, que j'ai passé jadis pour avoir des idées anarchistes! Or, je l'aime de plus en plus cette belle France, et je la servirai jusqu'au bout!

Il a tenu parole!

G. De Lafrete.

PETITES ANNONCES

ON DEMANDE—Une servante. S'adresser au No 147, Avenue Provencher.

Images de Ste Jeanne d'Arc et de Saint Roch en couleur. Grandeur : 8x11, prix 3 pour 25c ou 8 pour 50c. Agents demandés. Gros profits. Adresser : A. BARNABE, 1321, Delorimier, Montréal, Qué. —25

A LOUER—Un bon haut de maison de 5 chambres. Chambre de toilette et bains. S'adresser à C. A. Gareau, 457, rue Desmeurons, Saint-Boniface 24

ON DEMANDE—Du travail dans les habits d'hommes pour presser et repasser, etc. S'adresser au No 3, Edifice Le Manitoba, 42, Avenue Provencher. —24

ON DEMANDE—Une servante générale une femme de préference. Bon gages. S'adresser à Madame Gevaert, 86, Avenue Provencher, Saint-Boniface. —21

ON DEMANDE — Une bonne servante. Sans lavage. Bon salaire. S'adresser à Mme Dr Lachance, No 4, rue Hamel, Saint-Boniface. —20

ON DEMANDE—Une servante chez Madame F. Deniset, 130, Avenue Provencher; téléphone M. 993. Très bons gages. Pas de lavage.

ON DEMANDE—Une servante. S'Adresser à Mme T.-A. Bernier, 147, Avenue Provencher. Télé. M. 2299